

naissances qui leur seraient utiles. Cette occasion serait de leur procurer la facilité de suivre des conférences sur l'agriculture ; si, avec le temps, le gouvernement établissait quelques fermes-modèles dans les localités où le besoin s'en fait le plus sentir, elles aideraient beaucoup au succès des conférences.

Enfin, en introduisant l'enseignement agricole dans les Ecoles primaires, et c'est sans doute par là qu'il faut commencer, ce serait, je crois, jeter dans l'esprit des enfants des cultivateurs des semences qui ne manqueront pas de produire dans le temps des fruits abondants et précieux. On dit souvent et avec raison que la jeunesse, l'enfance bien élevée et bien instruite, est l'espoir de la nation. La richesse de notre pays dépendant surtout de la bonne culture de notre sol, une jeunesse qui aurait le goût de l'agriculture et qui en aurait la science, devrait, il me semble, contribuer beaucoup à procurer au pays la richesse et la prospérité.

Quelque soit le système que l'on adopte, il doit être, autant que possible, mis à la portée du plus grand nombre des cultivateurs et en rapport avec leurs ressources ; il faut en quelque sorte instruire le peuple sans qu'il lui en coûte, et quelques personnes mêmes, sans qu'elles s'en doutent. C'est de cette manière qu'on a répandu la science de l'agriculture parmi les fermiers de la Belgique.

Pour introduire dans la Province de Québec un bon système d'enseignement agricole, le gouvernement, il est vrai, aura quelques dépenses à faire, mais celui que je suggère ne serait pas, je crois, très dispendieux. D'ailleurs, le fût-il un peu, il ne faudrait pas pourtant le rejeter, à moins qu'on n'en adopte un autre qui offre de plus grandes chances de succès. Le gouvernement, autant et plus que le spéculateur et le marchand, peut espérer que dans les dépenses faites pour une entreprise dont les résultats lucratifs sont sûrs, il sera approuvé de tout le pays ; car du moment que le cultivateur peut obliger le sol à produire le plus avec le moins de dépenses, la richesse agricole et par là la richesse du pays augmenteront. Les revenus du gouvernement devront augmenter dans la même proportion.

Il ne me reste, Monsieur le Ministre, qu'à vous remercier de la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer en me donnant une mission aussi importante. Je serai doublement heureux si mes observations peuvent servir une cause qui m'a toujours été chère.

Je suis avec respect,
Monsieur le Ministre,
Votre humble Serviteur,
J. O. GODIN, P^{TR}E

Pour la Semaine Agricole.

La routine vaincue par le progrès.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE XXIII.

VISITE DE M. BLANCHARD SUR LA FERME DE PROGRÈS.—NOUVEAUX ARRANGEMENTS AVEC LUI.—LETTRE DE CHARLES SUR LES PLANTES SARCLÉES.

M. Blanchard ayant appris par quelqu'un de la Bruyère, toutes les nouvelles inventions de Progrès, en fut tellement courroucé que malgré le froid et les mauvais chemins, il prit parti de se rendre chez son fermier, pour mettre fin à tout cela.

Comme à l'ordinaire, il arrêta d'abord chez Routineau, pour se mieux renseigner ; et là il eu le détail de tout ce que Progrès avait fait de nouveau ; ces nouvelles ne firent que l'irriter d'avantage, et quand il arriva à la ferme, la colère l'aveuglait.

Ayant aperçu Marguerite qui était occupée à ses fromages, il lui demanda d'un ton à la faire entrer sous terre :

—Femme, où est votre mari ?

—Monsieur, entrez donc, lui dit gracieusement cette brave femme ; il est dans le champs, je vais l'envoyer chercher.

—Non, non, je vais aller le trouver moi-même, pour lui faire payer sa témérité.

—Mais, Monsieur, vous devez avoir froid ; si vous vouliez prendre quelque chose pour vous réchauffer, il arriverait pendant ce temps là.

—Non, je vous le répète, je n'ai pas besoin de vos politesses affectées.

—Allons, Monsieur, puisqu'il en est ainsi, je vais vous conduire moi-même :

Et elle partit devant M. Blanchard.

Pour se rendre au champ, il fallait passer devant le gros tas de pavés retirés des écuries. En l'apercevant, M. Blanchard s'écria :

—Ah ! Ah ! les voilà donc ces pavés, on ne m'avait donc pas trompé.

—Eh ! oui, Monsieur, et j'espère que vous serez si content de tout cela, que vous nous ferez bâtir une nouvelle étable ; et c'est dans cet espoir que nous avons mis ces pavés-là.

—Vous faire bâtir une nouvelle étable ! mais voulez-vous vous moquer de moi, bonne femme ? Où voulez-vous que je prenne de l'argent pour vous bâtir une nouvelle étable ? D'ailleurs, pourquoi faire ? Vous en avez assez. Qu'est-il besoin de rien changer à ce qui est fait ? Ah ! j'ai appris de belles choses, et du train que vous y allez, nous allons bientôt dégringoler tous ensemble.

—Mais j'espère le contraire, Monsieur.

—Vous ne savez pas ce que vous dites, vieille entêtée, et au lieu de donner de bons conseils à votre mari, et de continuer à faire votre petit bonhomme de chemin, parce que vous avez hérité de quelques sous, vous vous croyez des richards et vous voulez tirer du grand. Et ce n'est pas assez d'avoir envoyé vos enfants, je ne sais où, ce qui prive ma terre de leur travail qui lui était dû, vous me bouleversez encore mes étables. Ah ! bien oui, bâtir.... c'est à plus bête que moi.

En achevant ces mots, on arriva à la pièce de terre où Progrès se trouvait avec ses domestiques et ses journaliers.

Il ne s'attendait pas à cette visite, car M. Blanchard ne venait jamais à cette saison, et il sentit qu'il allait y avoir du grabuge.

—Eh ! bien, que faites-vous là, Monsieur Progrès ? dit M. Blanchard, avec ironie. Je vois que vous êtes fatigué de ma terre, et que vous désirez qu'elle passe en d'autres mains. Mais vous feriez bien mieux de ne rien gêter avant de vous en aller.

—Mais, maître, au lieu de la gêter, je l'améliore.

—Taisez-vous, car Routineau m'en a dit long sur le bel effet de vos travaux ; et vous savez qu'il est maître de ces matières. D'ailleurs, personne fait comme vous, et je vous prie, à l'avenir, de ne pas prendre ces grands airs et de faire à votre avis, sans mon consentement.

—Allons, allons, mon bon Monsieur, appeaisez-vous, reprit Progrès ; vous savez que je vous ai dit que quand votre moitié diminuerait, il serait temps de faire nos comptes ensemble.

—Vous ne savez ce que vous dites ; il sera bien temps quand vous aurez ruiné mes terres ? Et où prenez-vous cette marne ?

—Mais, Monsieur, où je la trouve.

—Mais encore, où ?

Progrès qui était déterminé à continuer l'emploi de la marne mena tout doucement son maître à la manière.

Ce fut bien autre chose quand M. Blanchard vit l'excavation. Mais Progrès le laissa crier, se fâcher, se répandre en injures, et lorsque sa colère fut un peu apaisée, il le ramena vers la maison, et le conduisit, sans faire semblant de rien, à l'étable de ses vaches.

—Eh ! bien, Monsieur, trouvez-vous que l'étable ait mauvaise mine, arrangé comme cela ?

M. Blanchard ne connaissait pas grand'chose aux étables ; mais, comme il pouvait passer derrière les vaches sans se couvrir de fumier jusqu'aux chevilles, comme c'est l'ordinaire dans les étables mal tenues, il se tut d'abord, et dit ensuite :

—C'est bien cela, mais du fumier, vous n'en ferez plus.